

<https://correspondances.la-creee.org/les-ressources-pedagogiques/recit-narration-lhistoire-de-lart/>

L'art du récit est un art premier dans sa capacité à nourrir d'autres expressions artistiques comme le théâtre, la danse, le cinéma, les arts visuels... Du point de vue de la création artistique, il existe trois types d'œuvres narratives :

- « Les œuvres qui racontent leur propre histoire »,
- « Les œuvres qui racontent l'histoire des artistes »,
- « Les œuvres qui inventent des histoires ». On pourrait distinguer deux grandes catégories d'œuvres usant du récit : celles qui témoignent de la réalité et celles qui convoquent des données fictionnelles.

L'exemple le plus archaïque d'œuvre illustrant la vie quotidienne demeure les fresques des hommes préhistoriques comme dans les **grottes de Lascaux**.



Bien plus tard, durant les années soixante-dix, la montée en puissance des œuvres narratives donne naissance au Narrative art, qui, tout comme les peintures des premiers hommes, relate le quotidien et choisit pour thème l'environnement immédiat.

Digne représentant de ce non-mouvement (davantage revendiqué comme un terrain de jeu), **Christian Boltanski** réalise en 1974 *Les Saynètes Comiques*.



Il s'agit d'un ensemble de 25 œuvres, composées de photographies retouchées au crayon ou au pastel, dans lesquelles il raconte son histoire sur un mode clownesque. Chaque cliché représente un événement familial marquant (enterrement, mariage, anniversaire...) qu'il rejoue pour la prise de vue. Tous les personnages sont incarnés par l'artiste lui-même, à peine déguisé par quelques accessoires, ceci dans un décor modeste accentuant la dimension humoristique voire grotesque.

Dans cette même volonté autobiographique, **Sophie Calle** est passée maître du genre.



Il y a quarante jours, l'homme que j'aime m'a quittée.
Le 25 janvier 1985, à deux heures du matin. Chambre
261, hôtel Impérial, New Delhi. La pièce est grise,
poussiéreuse, seul le téléphone, rouge vif, détonne.
Je viens de passer dix heures à tenter de le joindre,
pour savoir. Cela faisait trois mois que nous étions
séparés et, la veille, il m'avait confirmé notre rendez-
vous en Inde. Je n'avais jamais été aussi heureuse,
j'allais enfin le revoir. A l'aéroport, on m'a tendu un
message. Il avait eu un accident, je devais appeler
mon père qui est médecin. Tout ce que je pouvais
imaginer, c'était une collision sur la route d'Orly.
Et quand je l'ai trouvé, chez lui, qu'il a dit qu'il
souhaitait me prendre dans ses bras pour m'expliquer
certaines choses, j'ai tout de suite compris ce que cela
signifiait : il me quittait. Seulement, le lâche ne s'est
pas montré. Il ne s'est pas compliqué la tâche, il a
fait ça par téléphone. Quant à l'accident, il s'agissait
d'un panaris.

C'était une fin d'après-midi hivernale, en 1974.
Je ne me souviens ni du mois ni du jour. Ce devait
être un samedi. Une demi-heure plus tôt, rue Scribe,
alors que j'étais follement épris de lui, T. m'avait
annoncé notre rupture. Je ne sais plus quels mots il
avait employés, mais ils avaient un caractère
définitif. Je me suis retrouvé seul, place de l'Opéra.
J'ai descendu les marches du métro, tandis que
sortait de mon estomac, sortait de ma gorge, sortait
de ma voix, une voix que je n'avais jamais
entendue. Je poussais des braillements qui me
stupéfiaient, me tordaient le ventre, ouvraient
grande ma bouche. Je hurlais dans le métro. Par
hasard, j'avais entre les mains une pile de quarante-
cinq tours : les tubes de l'été. Je me suis effondré sur
un banc. Alors, un Noir assis à côté de moi m'a
retiré très doucement les disques des mains, il en a
lu les titres à haute voix, en les chantonnant au fur
et à mesure. *Love me Baby, Sugar Baby Love...* Le
métro est arrivé, j'ai repris les quarante-cinq tours.
Mes cris avaient cessé, mes larmes ruisselaient.

Artiste plasticienne, photographe, femme de lettres, elle s'évertue à faire de sa vie et son intimité une œuvre. Son travail *Douleur Exquise* (1984-2003), est constitué de neuf panneaux, alliant photographies et textes brodés sur de grands supports en lin. L'artiste y relate quinze ans après, l'histoire d'une douloureuse rupture amoureuse, y associant l'image fixe de ce souvenir.

Choisir de raconter une histoire au sein d'une œuvre est également prétexte à y insérer de la fiction. Les artistes peuvent ainsi puiser et se réapproprier dans l'Histoire, les mythes et les légendes en tous genres. Réécrivant l'histoire : Maurizio Cattelan décide de mettre Adolphe Hitler à genoux dans sa sculpture *Him* en 2001.



Usant du passage biblique sur le déluge, David LaChapelle offre dans la série photographique du même nom (2006), une projection catastrophique de l'avenir de l'être humain s'il continuait de surconsommer ses ressources.



S'éloignant de toute forme de réalité, Jacques Monory, en tête de file des artistes de la figuration narrative, emprunte des scènes figées au cinéma et par sa palette de couleur réduite ; une dominante bleutée évoquant le rêve éveillé, il accentue le contraste avec le réalisme de la figuration. (*Meurtre #21*, 1968)



L'artiste lui-même peut jouer de la fiction pour se dissimuler derrière un tiers. Familier du genre, Marcel Duchamp avec l'humour qu'on lui connaît, se rebaptise R. Mutt en signant son illustre *Fontaine* (1917), avec l'idée de présenter ce ready-made anonymement.



Cindy Sherman pour sa part, témoigne des différentes facettes de la vie des femmes se déguisant tour à tour en actrice, femme-enfant, prostituée, femme au foyer, utilisant son corps uniquement comme un médium à modeler et transformer.



Au paroxysme du principe de fiction, Philippe Thomas crée en 1985 le Fictionnalisme : un mouvement artistique fictif. De 1987 à 1993, il fonde et développe l'agence Readymades Belong to Everyone. Basée à la Cable Gallery de New York, une succursale sera ouverte à Paris galerie Claire Burrus. L'agence propose un protocole commercial inédit : la transaction transforme l'acquéreur d'une œuvre en son auteur. Le nom Philippe Thomas est donc occulté par celui des collectionneurs et de l'agence. Émancipée du cadre dans lequel elle s'élabore traditionnellement (le roman ou le cinéma), cette fiction prend ici place directement dans l'espace réel, dans un jeu de contaminations réciproques. Apparaissant ainsi à la fois comme thème et structure de son œuvre, elle répond à un schéma narratif qui emprunte aux lectures dont l'artiste se nourrit. Une pratique citationnelle qui permet à Philippe Thomas de semer des indices dans chacune de ses pièces, créant un véritable jeu de pistes pour le regardeur.

Typhaine Rouillard.